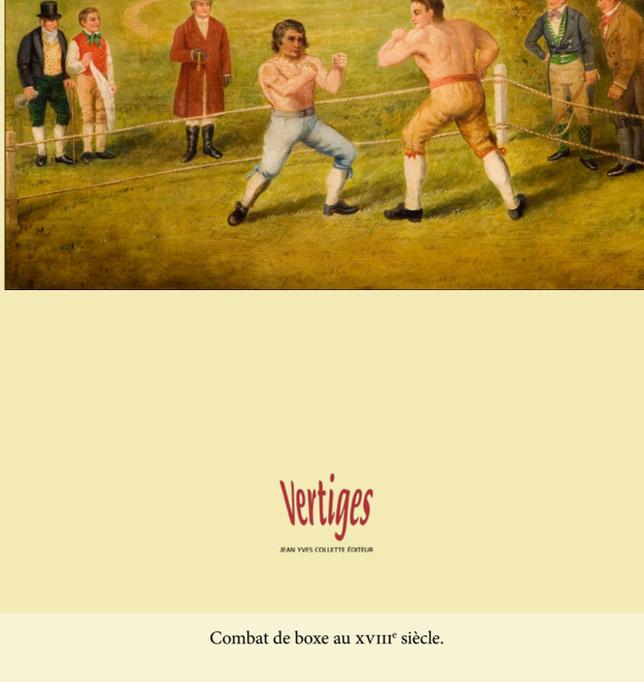


Louis Hémon

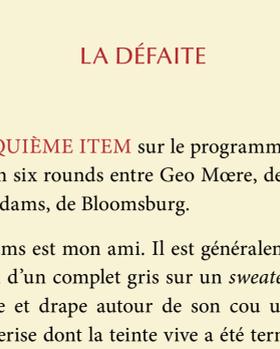
La Défaite



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Combat de boxe au XVIII^e siècle.



Louis Hémon (1880-1913), vers 1905.
Archives de l'Université de Montréal.

LA DÉFAITE

LE CINQUIÈME ITEM sur le programme était un *contest* en six rounds entre Geo Moere, de Barking, et Bert Adams, de Bloomsburg.

Bert Adams est mon ami. Il est généralement vêtu, à la ville, d'un complet gris sur un *sweater* couleur moutarde et drape autour de son cou un foulard de soie cerise dont la teinte vive a été ternie par les ans; mais je l'aime pour son admirable simplicité, qui lui fait considérer la vie comme un vaste ring où se déroulent d'innombrables assauts, qu'organise et que juge un *referee* tout-puissant et invisible. Il est ordinairement taciturne et son vocabulaire est énergique et restreint; mais il perçoit vaguement la beauté de son métier et il lui a sacrifié gaiement toutes ses dents de devant et la plupart de ses illusions. C'est enfin dans ses bons jours, à 9 *stones* 6 livres, un des meilleurs hommes de Londres et, pour toutes ces raisons, je m'enorgueillis de son amitié.

J'étais donc allé à Whitechapel pour l'applaudir dans l'exercice de son art et j'eus la douleur de le voir battu. Il prit dès le premier round un avantage marqué, accumula les points et bouscula son adversaire tout autour du ring, au milieu de hurlements de sympathie; mais il oublia de ménager son souffle et, sûr de la victoire, vint se jeter sur un *cross-counter* qui l'étendit sur le dos, les bras en croix, insensible et pitoyable.

Il revint à lui trente secondes plus tard, encore étourdi, fort étonné, et battu.

Je quittai aussitôt la salle et, quand il sortit, m'en allai avec lui. Je n'essayai pas de le consoler avec de vaines paroles, mais le conduisis vers le sud, à travers Stepney, vers un refuge de paix infinie que nous connaissions tous deux. C'est un salon bar dans Commercial Road, respectable et peu fréquenté, qui s'orne d'une banquette de velours rouge et de boiseries noircies par le temps et la fumée. On y trouve également un piano mécanique qui, moyennant l'introduction d'un penny, joue avec une lenteur attendrissante *Somebody's Sailor Boy* ou *La Valse bleue*. De l'autre côté du double comptoir, s'agite la foule assoiffée et bruyante, pour qui poultier incessamment d'innombrables robinets à bière; mais elle recule devant la magnificence des boiseries et de la banquette de velours, et, quand la fumée de quelques pipes a obscurci l'air, le tumulte vague qui vient de l'autre bar se fait confus et distant et tout le monde se limite à cette salle de dix pieds sur quinze, qui devient un asile de paix et de recueillement.

C'est là que je menai Bert Adams et quelques verres de Burton ale lui firent retrouver la sagesse résignée que donne une longue expérience. Il devint même très loquace et, ému par l'audition de *La Valse bleue*, commença de me raconter des histoires de défaites.

Hélas! je puis bien traduire les mots qu'il m'a dits; mais comment rendrais-je le brouhaha distant des buveurs, la chute mate des pièces d'argent sur le comptoir de bois, le bruit des tramways dans Commercial Road et les coups de sifflet lointains qui venaient du côté des *docks*? Et comment pourrais-je sur son verre, comme je l'ai vu, Bert Adams penché sur son verre, les coude sur ses genoux; son regard fixe de bœuf au pâturage et, au-dessus du foulard cerise, la pâleur de sa face brutale aux yeux fatigués. Il parlait lentement, avec de nombreux silences, troublé par le conflit perpétuel entre la force de ses souvenirs et la pauvreté des mots familiers, et voici son histoire telle qu'il me la conta :

« C'était tout à fait au commencement, quand j'apprenais le métier; et c'était Maloney, Fred Maloney, qui me l'apprenait. Il avait vu de suite que j'avais de l'ambition et que je supportais bien les coups, et pour faire plaisir à ma sœur, qui était jolie, il m'avait pris en main. Il me donnait des leçons tous les soirs, dans une arrière-cour de Bethnal Green, où il y avait une lanterne, et les gens se mettaient aux fenêtres – c'était pendant l'été – et nous encourageaient. Je suis le seul boxeur que j'aie jamais connu qui ait appris son métier dans une cour, mais c'était Maloney qui voulait ça, à cause d'un vieil homme qui aimait à nous regarder faire et souvent l'invitait à boire, après.

« Il n'était pas méchant et il me disait quelquefois que j'arriverais sûrement, avec de la patience; mais il y avait des jours, quand beaucoup de monde nous regardait et que j'avais trop bien réussi, et placé des coups un peu durs, où je le voyais serrer les dents et regarder le bon endroit sur ma mâchoire, et je savais ce que ça voulait dire, et je me battais de mon mieux. Un jour qu'il m'avait poursuivi par toute la cour, avec des *swings* du droit qu'il n'arrivait pas à placer, j'ai vu qu'il était fatigué et quand j'ai pu trouver une ouverture, j'ai frappé de toute ma force, comme il venait vers moi; il est allé s'étendre de son long par terre et sa tête a sonné sur le pavé – tenez! exactement ce qui m'est arrivé tout à l'heure, car celui qui réussit un coup comme celui-là peut être sûr qu'il viendra plus de dix fois où on le réussira sur lui.

« Quand il a pu remuer, après quelque temps, j'ai vu le regard qu'il avait dans les yeux et j'ai cru qu'il allait me tuer; mais il est resté encore un peu à réfléchir, toujours assis par terre, et il a fini par me dire que j'étais à peu près au point et qu'il ne me restait plus qu'à m'engager à Wonderland, la première fois qu'il y aurait une épreuve ouverte pour les hommes de mon poids. C'est arrivé trois semaines plus tard et je l'ai gagnée, et Fred Maloney a dit partout que j'étais son élève et m'a donné des tapes dans le dos, car au fond, comme je vous l'ai dit, c'était un « brave garçon ».

« C'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Lydia. Son père, qui était veuf, avait un magasin de comestibles dans Bromley Street et comme il avait boxé un peu, lui aussi, dans le temps, et qu'il savait que j'étais un garçon tranquille, il ne disait trop rien quand il me trouvait là. Après mon début, j'avais eu encore deux *contests*, à Wonderland, et je les avais gagnés tous les deux. Ça avait suffi pour me faire croire que je me trouverais un jour dans la peau d'un champion du monde, et j'avais commencé à être sérieux et à m'entraîner terriblement.

« Je restais quelquefois dans la boutique des heures entières, à la regarder aller et venir, servant les clients, et, quand il n'y avait personne, je lui parlais de ce qui arriverait plus tard, et que je serais champion d'Angleterre à mon poids et que j'irais faire une tournée en Amérique pour ramasser des tas d'argent.

« Il y avait d'autres jours où je me sentais fatigué et où le métier semblait terriblement dur; ces jours-là je restais sans bouger dans un coin; j'appuyais ma tête contre le comptoir, à côté d'une cage où il y avait des serins, et, de la voir s'occuper des pratiques, un ruban bleu dans les cheveux et tout en sourires, ça m'était encore une consolation. Depuis, j'ai appris pas mal de choses, évidemment, mais je n'ai jamais été tout à fait un champion et il y a encore des soirs, quand il fait beau temps, où je me sens du métier, et triste, et je ne peux pas m'empêcher de penser à cette petite place sur le comptoir, où je pouvais appuyer ma tête pour la regarder.

« Ça a duré comme ça quelque temps; j'avais fini par passer le plus clair de mon temps dans la boutique, je m'entraînais dur et je n'étais pas malheureux. Mais un autre est venu gâter l'histoire, le frère d'une amie à elle, qui était soldat. C'était un grand beau garçon, avec une petite moustache bête qu'il était tout le temps à friser; je voyais bien qu'il lui plaisait et il a dû commencer à s'occuper d'elle un peu trop pour mon goût. Ça ne m'a pas empêché de fréquenter chez elle tout comme avant et elle était toujours très douce avec moi; mais je ne lui parlais plus de mes espérances. Un soir que son père n'était pas là, elle m'a invité à prendre le thé dans l'arrière-boutique. Il y avait là, en plus de moi, son amie et l'autre – le soldat. Après qu'on avait pris le thé, on se met à causer de toutes sortes de choses et Lydia leur dit que je boxais pas trop mal, et que je commençais à être connu. Alors, je vois l'autre qui me regarde et qui dit très poliment : « Ah vraiment! Je boxe aussi un peu – qu'il dit – et si vous voulez, on pourrait avoir trois rounds ensemble, pour s'amuser. » Alors, on a rangé la table et nous avons mis les gants tous les deux et nous n'avons pas perdu de temps en fioritures.

« Nous nous comprenions très bien. Il faisait très tranquille, dans l'arrière-boutique, et je n'entendais rien, excepté le souffle de l'autre et les petits cris que Lydia poussait quand un de nous deux était touché. J'en savais plus long que lui, évidemment, mais dans cette petite salle je manquais de place pour les esquives, et puis il était trop lourd pour moi, trop lourd... trop lourd. »

Il se tut, mélancolique, et resta quelques minutes à ruminer son souci.

— Et, lui demandai-je, qu'est-ce qui est arrivé?

— Ce qui est arrivé – je vous dis qu'il était trop lourd pour moi; je ne me rappelle pas combien de temps ça a duré; mais quand ça a été fini, ils m'ont assis sur une chaise et Lydia m'a essuyé la figure avec son mouchoir, pendant que l'autre se frisait la moustache en essayant d'avoir l'air ennuyé. Elle ne m'en a pas voulu, je ne pouvais pas, mais j'avais mon orgueil, et je ne y suis jamais retourné. Et voilà. Ça a été ma première défaite.

La Défaite,

un article de Louis Hémon (1880-1913),
est paru dans la revue *le Vélo*,
à Paris, le 27 mai 1904.

ISBN : 978-2-89816-886-4

© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 887^e lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org